

FRANZ KAFKA

**AU B A G N E**

*(Hors-Commerce)*

1200



F16C29



# AU BAGNE

FRANZ KAFKA

Tirage à part de  
130 Exemplaires sur Vélin  
et 20 Exemplaires sur Hollande  
d'un texte paru dans  
LES CAHIERS DU SUD  
(livraison de Décembre 1938)

# AU BAGNE

(Traduit de l'Allemand par Jean Carrive)

N° 96

MARSEILLE  
LES CAHIERS DU SUD

MCMXXXIX

## AU BAGNE

« C'est un appareil très curieux », dit non sans admiration l'officier à l'explorateur et il embrassa du regard l'appareil qu'il connaissait pourtant bien. Le voyageur semblait n'avoir accepté que par politesse l'invitation du commandant d'assister à l'exécution d'un soldat, condamné pour rébellion et outrage à un supérieur. L'intérêt que soulevait au bagne cette exécution n'était pas, à vrai dire, des plus considérables. A part l'officier et le voyageur on ne voyait en effet qu'un soldat et le condamné dans cette petite vallée sablonneuse, perdue au fond d'un cirque de montagnes arides. Le condamné, l'œil hagard, la face sordide, la bouche large, avait les chevilles, les poignets et le cou pris dans de petites chaînes qui aboutissaient, réunies entre elles par d'autres chaînettes, à une lourde chaîne que tenait le soldat. Il avait d'ailleurs l'air si résigné qu'on eût pu, semblait-il, le laisser se promener librement sur les pentes voisines et qu'au moment de l'exécution on l'eût d'un simple sifflement fait venir comme un chien.

Le voyageur ne portait que peu d'intérêt à l'appareil et il alla faire les cent pas derrière le condamné avec une indifférence presque marquée, tandis que l'officier s'occupait des derniers préparatifs : tantôt il se glissait sous l'appareil profondément enfoncé dans le sol, tantôt il montait sur une échelle en examiner la partie supérieure. C'était un travail qu'on eût sans doute pu confier à un mécanicien, mais l'officier l'ac-

complissait très soigneusement, soit qu'il fût spécialement partisan de cet appareil, soit que pour tout autre raison on ne pût confier ce travail à personne d'autre « Maintenant tout est prêt ! » s'écria-t-il enfin et il redescendit de l'échelle. Il était à bout de force, respirait la bouche grande ouverte et avait introduit deux fins mouchoirs de dame dans le col de son dolman ». Mais ces uniformes sont trop lourds pour les Tropiques », dit le voyageur, au lieu de s'enquérir de l'appareil comme l'officier s'y attendait. « Certes ! » répondit l'officier, et il lava ses mains couvertes de cambouis dans un seau d'eau qui se trouvait là, « mais ils signifient pour nous la patrie, et nous ne voulons pas perdre la patrie... Mais maintenant, regardez l'appareil ! » ajouta-t-il aussitôt, et tout en s'essuyant les mains, il le lui indiqua d'un geste. « Il faut toujours commencer par lui venir en aide, mais à présent il va travailler tout seul ». Le voyageur acquiesça d'un signe de tête et suivit l'officier. Celui-ci cherchait à prévenir tous les incidents. « Parfois il se produit naturellement quelques dérangements », dit-il. « J'espère bien qu'il n'y en aura point aujourd'hui ; mais il faut toujours s'y attendre. L'appareil doit en effet fonctionner douze heures de suite ! Au reste, même s'il s'en produit, ils seront minimes et il y sera tout de suite remédié. »

« Ne voulez-vous pas vous asseoir ? » finit-il par demander au voyageur en lui offrant un fauteuil qu'il tira d'un tas de sièges de bambou. Le voyageur ne pouvait refuser. Il était à présent assis au bord d'une fosse, où il jeta un coup d'œil rapide. Elle n'était pas très profonde. D'un côté la terre qui en avait été extraite formait un talus, de l'autre se dressait l'appareil. « Je ne sais pas », dit l'officier, « si le commandant vous a déjà donné des explications au sujet de l'appareil. » Le voyageur fit un vague geste de la main ; l'officier ne demandait pas mieux, car il pouvait maintenant donner lui-même les explications. « Cet appareil », dit-il, et il saisit une manivelle à

laquelle il s'appuya, « cet appareil est l'invention de notre Ancien Commandant. J'ai collaboré aux tout premiers essais et participé aussi à tous les travaux préliminaires jusqu'à son achèvement. Mais le mérite de l'invention n'appartient qu'à lui seul. Avez-vous entendu parler de notre ancien commandant ? Non ? Eh bien, je n'exagère pas en affirmant que toute l'organisation du bagne est son œuvre. A sa mort, nous savions, nous ses amis, que cette organisation était assez parfaite pour que son successeur, eût-il mille nouveaux projets en tête, n'y pût rien changer — pendant de longues années du moins. Notre prédiction s'est réalisée ; le nouveau commandant a dû le reconnaître... quel dommage que vous n'ayez pas connu notre Ancien Commandant ! Mais... » s'interrompt l'officier, « je bavarde et son appareil est devant nous. Il se compose comme vous voyez, de trois parties. Il s'est en quelque sorte formé avec le temps des expressions populaires pour chacune d'elles. La partie inférieure s'appelle le lit, la partie supérieure le dessinateur, et ici la partie médiane, en suspens, c'est la herse ». — « La herse ? » demanda le voyageur. Il n'avait pas écouté très attentivement, un soleil trop éclatant s'engouffrait dans cette vallée sans ombre, et il était difficile de rassembler ses idées. D'autant plus remarquable lui parut l'officier qui, dans son étroite tenue de parade, alourdie d'épaulettes et ornée d'aiguillettes, expliquait son affaire avec tant de zèle et qui tout en parlant trouvait encore moyen d'assujettir ça et là quelques vis. Le soldat paraissait être dans le même état que le voyageur. Il s'était enroulé la chaîne du condamné autour des poignets, s'appuyait d'une main sur son fusil et, le cou dans les épaules, ne prêtait plus aucune attention. Ce n'était pas pour étonner le voyageur, car l'officier parlait français, langue que ni le soldat, ni le prisonnier ne devaient comprendre. Mais il était d'autant plus étrange de voir le condamné s'efforcer de suivre les explications de l'officier. Avec une

sorte d'obstination somnolente, il regardait toujours ce que montrait justement l'officier, et quand la question du voyageur l'interrompit, ses yeux se fixèrent sur lui tout comme ceux de l'officier.

« Oui, la herse », dit l'officier, « le nom est bien choisi. Les aiguilles sont disposées comme les dents d'une herse quoique dans le seul plan vertical et bien plus conformément aux règles de l'art. Vous allez d'ailleurs comprendre tout de suite. Ici, sur le lit, on étend le condamné; je vais d'abord vous décrire l'appareil, l'exécution aura lieu ensuite. Vous pourrez mieux suivre. Une des roues dentées du dessinateur est usée et grince affreusement pendant le fonctionnement de la machine; nous ne pourrions alors nous entendre qu'à peine; il est malheureusement difficile de se procurer ici les pièces de rechange... Voilà donc le lit, comme je disais. Il est entièrement recouvert d'une couche d'ouate; plus tard vous verrez pourquoi. On y étend le condamné à plat ventre, nu naturellement; voici pour l'attacher les courroies des mains, celles des pieds, celles du cou. Ici, à la tête du lit, où l'homme est tout d'abord, comme je vous le disais, à plat ventre, se trouve ce bouchon de feutre qui peut être facilement réglé pour pénétrer juste dans la bouche de l'homme. Il doit étouffer ses cris et l'empêcher de se couper la langue avec les dents. Le condamné doit nécessairement le prendre dans la bouche sans quoi la courroie du cou lui briserait la nuque ». « C'est de l'ouate ? » demanda l'explorateur et il se pencha. « Oui, parfaitement, » dit l'officier avec un sourire « voyez vous-même. » Il prit la main de l'explorateur et lui fit tâter le lit. « C'est une préparation spéciale, de là l'aspect méconnaissable de l'ouate; j'aurai encore l'occasion de vous dire sa raison d'être. » Le voyageur s'intéressait peu à peu à l'appareil; la main en visière sur le front pour se protéger du soleil, il levait les yeux vers la partie supérieure de l'appareil. C'était une énorme machine. Le lit et le dessinateur, qui

avaient le même volume, ressemblaient à deux bahuts sombres. Le dessinateur était fixé à deux mètres environ au-dessus du lit; tous deux étaient reliés aux quatre coins par quatre barres de cuivre qui resplendissaient presque dans le soleil. Entre les bahuts, la herse pendait à un câble d'acier. L'officier qui n'avait guère fait attention à l'indifférence antérieure du voyageur remarquait par contre son intérêt croissant. Il interrompit ses explications pour lui laisser le temps de voir à loisir. Le condamné imitait tous les mouvements du voyageur, mais ne pouvant se mettre la main au-dessus des yeux, il regardait en clignotant le haut de l'appareil. « L'homme est donc couché », dit le voyageur, il se renfonça dans son fauteuil et se croisa les jambes.

« Oui », dit l'officier, il repoussa un peu son képi et passa la main sur son visage en feu. « Et à présent écoutez bien ! Tant le lit que le dessinateur ont leur moteur électrique. L'un actionne le lit, l'autre la herse. L'homme attaché, on met le lit en mouvement : de petites vibrations le parcourent très rapidement et lui communiquent des soubresauts à la fois horizontaux et verticaux. Vous devez avoir vu ce genre d'appareils dans les maisons de santé, à cela près que tous les mouvements du lit sont ici exactement calculés; ils doivent en effet être très rigoureusement accordés avec les mouvements de la herse, car c'est à elle qu'est confiée la véritable exécution de la sentence. »

« Quelle est donc la sentence ? » demanda le voyageur. « Vous l'ignorez donc aussi ? » fit l'officier étonné et il se mordit les lèvres. « Pardonnez-moi, si mes explications sont un peu décousues; je m'en excuse sincèrement. Jadis c'était le Commandant qui avait l'habitude de les donner; mais le nouveau s'est dérobé à ce noble devoir; et pourtant quand un aussi éminent visiteur » — le voyageur fit un geste des mains pour se défendre du compliment, mais l'officier maintint l'expression — « qu'un visiteur aussi éminent ne

soit pas mis au courant de la sentence, c'est encore une innovation que... » — il avait un juron sur les lèvres, mais il se maîtrisa et dit : « On ne m'avait pas mis au courant; ce n'est pas de ma faute. C'est moi du reste qui suis le mieux qualifié pour vous expliquer nos diverses sortes de jugements, car j'ai ici même » — il tapota la poche supérieure de sa tunique — « les croquis de l'Ancien Commandant ». « Les croquis du Commandant lui-même ? » demanda le voyageur. « Il a donc tout réuni en lui ? Il était soldat, juge, ingénieur, chimiste, dessinateur ? »

« C'est cela même », dit l'officier en faisant un signe de tête affirmatif, et le regard pensif. Puis il examina ses mains; elles ne lui parurent point assez propres pour toucher les dessins, car il s'avança vers le seau et les lava une fois de plus. Il retira alors de sa poche une petite serviette de cuir et dit : « Notre jugement ne semble pas sévère. C'est sur le corps du condamné que la herse va écrire le commandement qu'il a transgressé. Sur le corps de ce condamné par exemple — l'officier désigna l'homme du doigt — il va être écrit : « Tes supérieurs honoreras ! »

Le voyageur jeta un coup d'œil sur l'homme ; celui-ci baissait la tête, depuis que l'officier l'avait montré du doigt et il semblait écouter de toutes ses oreilles. Mais aux contractions de ses grosses lèvres on voyait clairement qu'il ne comprenait mot. Le voyageur aurait voulu poser diverses questions, mais à la vue de l'homme, il se contenta de demander : « Connait-il la sentence ? » « Non », répondit l'officier, et il voulut tout de suite continuer ses explications. Mais le voyageur l'interrompit : « Il ne connaît pas la sentence ? » « Non », répéta l'officier, puis il s'arrêta un instant comme s'il attendait du voyageur qu'il motivât plus explicitement sa question.

« Ce serait inutile de la lui faire savoir », dit-il alors, « il l'éprouvera dans sa chair ! » Le voyageur allait se taire, quand il sentit le regard du

condamné dirigé sur lui; il semblait demander s'il pouvait approuver le procédé décrit. Le voyageur qui s'était déjà confortablement réadossé, se pencha alors de nouveau et redemanda : « Mais qu'il est déjà condamné, il le sait au moins ? » « Non plus », répondit en souriant l'officier, comme s'il attendait encore du voyageur d'autres propos étranges. « Non ? » dit le voyageur en se passant la main sur le front. « Alors cet homme ne sait pas encore l'accueil qu'a reçu sa défense ? » « Il n'a pas eu l'occasion de se défendre », dit l'officier, le regard lointain comme s'il parlait pour lui et ne voulait pas humilier le voyageur en lui expliquant ce qui, à son avis, allait de soi. « Mais il faut qu'il ait eu l'occasion de se défendre » dit le voyageur en se levant. L'officier comprit que ses explications risquaient d'être fort retardées; il s'approcha du voyageur, le prit par le bras, lui montra le condamné, qui, depuis que l'attention se concentrait sur lui, se mettait au garde à vous — le soldat, il est vrai, tirait un peu sur la chaîne — et dit : « Voici la situation. C'est moi le Juge du bagne. Malgré ma jeunesse. J'assistais en effet l'Ancien Commandant dans toutes les affaires criminelles; c'est aussi moi qui connais le mieux l'appareil. Le principe d'après lequel je tranche, est celui-ci : La culpabilité n'est jamais douteuse. D'autres tribunaux peuvent ne pas suivre cette règle, car ils se composent de plusieurs juges et dépendent de tribunaux plus élevés. Tel n'est point ici le cas, ou d'un moins ne l'était pas du temps de l'Ancien Commandant. Le nouveau a bien manifesté déjà son désir de se mêler de ma juridiction; mais jusqu'à présent j'ai réussi, comme je réussirai dorénavant, à l'en détourner. Vous vouliez avoir l'explication de ce cas; il est aussi simple que tous les autres. Un capitaine a signalé ce matin au rapport que cet homme, qui lui a été attribué comme ordonnance et qui dort à sa porte, a dormi pendant le service. Son devoir est en effet de se lever régulièrement aux quatre quarts et de présenter les armes à la porte du



capitaine; certes, pas un devoir pénible, et qui s'impose d'ailleurs, car tant pour la garde que pour le service l'homme doit rester frais et dispos. Le capitaine voulut dans la nuit d'hier s'assurer que son ordonnance remplissait son devoir. Sur le coup de deux heures, il ouvre la porte et trouve son ordonnance accroupie, endormie. Il va chercher sa cravache et le frappe au visage. Mais au lieu de se lever et de demander pardon, l'homme saisit son maître par les jambes et le secoue en criant: « Jette la cravache ou j' te mange! » Voilà les faits. Le capitaine vient me trouver, il y a une heure; je note ses déclarations et immédiatement à la suite le jugement. J'ai fait alors enchaîner cet homme. Tout cela était très simple. Aurais-je commencé par convoquer l'homme et l'interroger, il n'y aurait eu que désordre et confusion. Il aurait menti et si j'avais réussi à l'en convaincre, il aurait trouvé d'autres mensonges et ainsi de suite. Tandis qu'à présent je le tiens et ne le lâche plus. Ai-je bien tout expliqué?... Mais le temps passe, l'exécution devrait avoir commencé, et je n'ai pas encore terminé mes explications ». Il obligea le voyageur à se rasseoir, se rapprocha de nouveau de l'appareil et commença : « Comme vous voyez, la forme de la herse correspond à celle du corps humain; voici la herse de la partie supérieure du corps, celle des jambes. Pour la tête, il n'y a que ce petit burin. Est-ce clair ? » Il se pencha amicalement vers le voyageur, prêt à fournir de plus amples explications. Les sourcils froncés, le voyageur regardait la herse. Ce qu'on lui avait dit de la procédure, ne l'avait pas satisfait. Il devait toutefois se dire qu'on était ici au bain, que des mesures d'exception s'imposaient et qu'on devait procéder militairement jusqu'au bout. Mais il mettait d'autre part quelque espoir dans le nouveau commandant : il était hors de doute qu'il projetait d'introduire, quoique peu à peu, une nouvelle procédure qui était inaccessible au cerveau borné de cet officier. Sous le coup de ces idées, il de-

manda à l'officier: « Le commandant viendra-t-il pour l'exécution? » « Ce n'est pas sûr », dit l'officier et l'expression amicale de son visage se crispa. « C'est justement pourquoi nous devons nous hâter. Je vais même, quelques regrets que j'en aie, abrégé mes explications. Mais je pourrais, dès que l'appareil sera nettoyé — qu'il se salisse tant est son seul défaut! — ajouter demain des explications plus détaillées. Pour l'instant rien que l'essentiel ! Lorsque le lit, une fois l'homme attaché, commence à vibrer, on abaisse la herse sur le corps. D'elle-même elle se place de telle sorte que ses pointes effleurent juste le corps. Dès que la mise au point est faite, ce câble d'acier se raidit comme une véritable barre. Et à présent, la danse commence. Le profane ne remarque extérieurement aucune différence entre les peines. La herse semble travailler uniformément; toujours en vibration, elle enfonce ses pointes dans le corps, que le lit fait vibrer de son côté. Pour que tout le monde puisse vérifier l'exécution du jugement, la herse a été faite en verre. La fixation des aiguilles a causé quelques difficultés techniques, mais nous y sommes parvenus après force tentatives. Nous n'avons pas, je vous assure, été avarés de notre peine. Et grâce au verre, tout le monde peut maintenant suivre l'inscription sur le corps du condamné. Ne voulez-vous pas voir les aiguilles de plus près ? »

Le voyageur se leva lentement, s'avança et se pencha sur la herse. « Vous voyez », dit l'officier, « deux sortes d'aiguilles très différemment disposées. A côté de chacune des longues il s'en trouve une courte. La longue n'a, en fait, qu'à écrire; de la courte jaillit de l'eau, qui étanche le sang de façon à maintenir toujours l'écriture lisible. L'eau sanguinolente est alors conduite ici, dans ces petites rigoles, et s'écoule enfin dans ce collecteur qui se déverse dans la fosse ». L'officier indiquait exactement le parcours de l'eau sanguinolente, et, pour rendre la scène plus réelle, il fai-

sait des deux mains le geste de la recueillir à la sortie du tuyau d'écoulement. Le voyageur voulut alors regagner son siège ; il cherchait en tâtonnant à le retrouver derrière lui, lorsqu'en levant la tête, il vit, non sans horreur, que le condamné avait, comme lui, répondu à l'invitation de regarder de près l'agencement de la machine. Il avait un peu entraîné le soldat somnolent et s'était lui aussi penché sur le verre. On le voyait chercher, à son tour, d'un œil peu assuré, ce que les deux messieurs venaient d'examiner ; mais, l'explication lui manquant, il ne pouvait y parvenir ; il se penchait de ci de là et ses yeux ne cessaient de parcourir le verre. Le voyageur voulut le chasser, car ce qu'il faisait était probablement interdit. Mais l'officier le retint d'une main, ramassa de l'autre une motte de terre sur le talus et la jeta vers le soldat. Celui-ci leva brusquement les yeux ; à la vue de ce que s'était permis le condamné, il se débarrassa de son fusil et se campant solidement, les talons dans le sol, il tira si violemment sur la chaîne que le condamné tomba par terre où il le regarda se tordre et se démener dans ses chaînes. « Remets-le sur ses pieds » cria l'officier, car il remarquait que le condamné absorbait trop l'attention du voyageur. Ce dernier se penchait même par-dessus la herse, sans plus s'en occuper, pour se rendre compte de ce qui se passait. « Traite-le convenablement », cria de nouveau l'officier ; il contourna l'appareil, saisit lui-même sous les bras le condamné dont les pieds glissèrent plusieurs fois, et le mit debout avec l'aide du soldat.

« Me voilà maintenant au courant », dit le voyageur, quand l'officier revint vers lui. « Sauf de l'essentiel », lui répondit-il, il le prit par le bras et lui montra le haut de l'appareil : « C'est là dans le dessinateur que se trouvent les rouages qui dirigent les mouvements de la herse, et ces rouages sont disposés d'après le dessin qui correspond à la teneur du jugement... Je me sers encore des dessins de l'Ancien Commandant

Les voici », — il tira quelques feuillets de la petite serviette en cuir, — « mais je ne puis malheureusement vous les mettre entre les mains, c'est tout ce que j'ai de plus précieux ! Asseyez-vous, je vous les montrerai d'ici, vous pourrez très bien voir ». Il montra le premier feuillet. Le voyageur eût aimé faire un compliment quelconque, mais il ne vit qu'un fouillis de lignes labyrinthiques ; le papier en était couvert, on ne voyait qu'à peine les intervalles blancs. « Lisez, dit l'officier ». « Je ne peux pas », répondit le voyageur. « Mais c'est pourtant clair », dit l'officier. « C'est très beau », dit le voyageur évasivement, « mais je ne puis déchiffrer ». « Oui », dit l'officier avec un sourire, et il remit la petite serviette dans sa poche, « ce n'est pas un modèle de calligraphie pour écoliers. Il faut l'étudier longuement. Evidemment, ce ne peut être une écriture ordinaire ; la mort ne doit pas s'ensuire tout de suite, mais seulement au bout de douze heures en moyenne. Nous avons tout calculé pour que le grand moment n'arrive qu'à la sixième heure. Beaucoup, beaucoup d'enjolivements doivent donc entourer l'inscription, car elle n'occupe sur le corps qu'une étroite ceinture ; tout le reste du corps est destiné aux ornements. Pouvez-vous maintenant mieux apprécier le travail de la herse et de tout l'appareil ? Voyez donc ! » Il sauta sur l'échelle, tourna une roue et cria d'en haut : « Attention, écartez-vous ! » Et tout se mit en branle. N'eût été le grincement de la roue, tout fût allé à merveille. Comme surpris, l'officier menaça la roue du poing, puis il esquissa à l'adresse du voyageur un geste d'excuse et redescendit rapidement l'échelle pour observer d'en bas la marche de l'appareil. Quelque chose n'allait toujours pas qu'il était seul à remarquer ; il regrimba sur l'échelle, saisit des deux mains quelque pièce à l'intérieur du dessinateur, puis au lieu d'emprunter l'échelle, il se laissa glisser, afin de descendre plus vite, le long d'une des barres latérales et, pour se faire entendre au milieu du bruit,

cria de toutes ses forces à l'oreille du voyageur : « Comprenez-vous ce qui se passe ? La herse commence à écrire: dès qu'elle a terminé le premier tracé de l'inscription sur le dos, la couche d'ouate se déplace d'un cran et roule lentement le corps sur le côté pour offrir un nouveau champ d'action à la herse. Pendant ce temps les parties blessées par l'inscription reposent sur l'ouate qui, grâce à une préparation spéciale, arrête aussitôt l'hémorragie et les prépare à recevoir une inscription plus profonde. Ces crochets-ci, au bord de la herse, tandis que le corps continue à se déplacer, arrachent l'ouate des blessures, la rejettent dans la fosse, et la herse a de nouveau le champ libre. Au cours des douze heures, elle inscrit ainsi de plus en plus profondément. Les six premières heures, le condamné vit presque comme avant, à la souffrance près. Au bout de deux heures on retire le feutre, car il n'a plus la force de crier. Il y a ici, à la tête du lit, une écuelle chauffée électriquement ; on y verse de la bouillie de riz, et l'homme mange, s'il en a envie, ce qu'il peut attraper avec la langue. Je n'en connais pas qui y ait manqué, et mon expérience est grande ! Ce n'est que vers la sixième heure qu'il perd l'appétit. D'habitude je m'agenouille alors ici pour observer ce qui se passe : l'homme avale rarement la dernière bouchée, il la mâchonne seulement et la crache ensuite dans la fosse. Je dois me baisser sans quoi je la recevrais en pleine figure. Mais comme l'homme devient silencieux vers la sixième heure ! La lumière se fait même chez le plus stupide. Cela débute autour des yeux et gagne peu à peu tout le visage. Vision à s'étendre à côté de lui sous la herse ! Au fond, il ne se passe rien de plus : l'homme commence seulement à déchiffrer l'inscription, il serre les lèvres comme pour mieux écouter. Vous avez pu vous rendre compte que l'inscription n'était pas facile à déchiffrer, mais notre homme la déchiffre, si l'on peut dire, avec ses blessures. C'est évidemment une

de dure besogne ; il lui faut six heures pour la mener à bien, puis la herse l'a enfin transpercé d'outre en outre et le rejette dans la fosse où il fait gicler l'eau mêlée de sang et de lambeaux d'ouate. Dès lors justice est faite; et nous enfouissons le corps, le soldat et moi ».

Le voyageur avait prêté toute son attention à l'officier et les mains dans les poches de sa veste, il observait la machine en marche. Le condamné regardait aussi, mais sans comprendre. Il se penchait un peu et suivait du regard la danse des aiguilles, lorsque sur un signe de l'officier, le soldat lui fendit par derrière, d'un coup de couteau, chemise et pantalon; il voulut retenir dans leur chute ce qui en restait pour cacher sa nudité, mais le soldat le souleva légèrement et fit d'une secousse tomber les derniers lambeaux de ses vêtements. L'officier mit la herse au point, et dans le silence qui se fit, le condamné fut placé sous la herse. On le débarrassa de ses chaînes et à leur place on fixa les courroies. Ce fut tout d'abord comme un soulagement pour le condamné. Puis la herse s'abaissa d'un cran, car l'homme était maigre. Lorsque les pointes touchèrent sa peau, un tressaillement le parcourut ; pendant que le soldat lui liait la main droite, il étendit l'autre sans savoir vers quoi, mais c'était dans la direction du voyageur. L'officier ne quittait pas ce dernier des yeux, comme s'il cherchait à lire sur son visage l'impression que lui faisait l'exécution qu'il lui avait du moins sommairement expliquée.

La courroie du poignet sauta ; probablement le soldat l'avait-il trop serrée. Il en montra le bout à l'officier qui dut aller l'aider. Le visage tourné vers le voyageur, l'officier lui dit : « Cette machine est très compliquée; de temps en temps il est inévitable que quelque chose se casse ou se brise, mais cela ne doit pas égarer votre jugement. Nous avons d'ailleurs une pièce de rechange immédiate ; je vais employer une chaîne ; la délicatesse des vibrations s'en trouvera, il est vrai,

un peu amoindrie pour le bras droit ». Et il ajouta en fixant la chaîne : « Les moyens d'entretien de la machine sont à présent très limités. Du temps de l'Ancien Commandant, on avait affecté à cet usage une caisse spéciale qui était à mon entière disposition. Il y avait aussi un magasin où étaient conservées toutes les pièces de rechange possibles. J'avoue que j'en étais un peu prodigue; autrefois, veux-je dire, non point à présent, comme le prétend le nouveau commandant à qui tout sert de prétexte pour combattre les anciennes institutions. A présent c'est lui qui administre la caisse de la machine, et si j'envoie chercher une nouvelle courroie, on me réclame la vieille comme pièce à conviction; la nouvelle n'arrivera pas avant une dizaine de jours et de mauvaise qualité encore ! Elle ne vaudra naturellement rien. Mais, entre temps, comment sans courroie faire marcher la machine, personne ne s'en soucie ! »

Le voyageur réfléchissait : il est toujours délicat d'intervenir d'une façon décisive dans les affaires d'autrui. Il n'était citoyen ni de la colonie, ni de l'état à laquelle elle appartenait. S'il voulait condamner l'exécution ou même chercher à l'entraver, on pouvait lui répliquer : « Tu es un étranger, tais-toi ! » Ce à quoi il n'aurait rien su riposter, tout au plus ajouter qu'il ne comprenait point lui-même son attitude, qu'il ne voyageait que pour voir et nullement pour modifier la procédure judiciaire des autres pays. Mais ici, il est vrai, les circonstances se prêtaient tout particulièrement à une intervention de sa part. L'injustice de la procédure et l'inhumanité de l'exécution étaient flagrantes. Personne ne pouvait accuser le voyageur de partialité : le condamné lui était inconnu, ce n'était point un de ses compatriotes, ni un individu inspirant la moindre pitié. Il avait lui-même des recommandations de hauts fonctionnaires, avait été reçu ici très courtoisement ; et qu'il eût été invité à cette exécution, pouvait même laisser sup-

poser, qu'on attendait son avis sur ce genre de justice. C'était d'autant plus vraisemblable que le commandant — il venait de l'entendre dire plus qu'expressément — n'était point partisan de cette procédure et témoignait presque de l'hostilité à l'officier.

A ce moment le voyageur entendit l'officier pousser un cri de rage. Il venait juste d'introduire, non sans peine, le bouchon de feutre dans la bouche du condamné, quand celui-ci, dans un irrésistible soulèvement d'estomac, ferma les yeux et vomit. En toute hâte l'officier lui arracha le feutre de la bouche et voulut lui incliner la tête du côté de la fosse, mais trop tard, les vomissures coulaient déjà le long de la machine. « Tout ça de la faute du commandant », criait l'officier en secouant comme un dément les barres de cuivre, « on me souille la machine comme une écurie ! » Et de ses mains tremblantes, il montrait au voyageur ce qui était arrivé. « N'ai-je pas des heures durant cherché à faire comprendre au commandant qu'il ne fallait plus faire manger les condamnés avant l'exécution ! Mais la mode est à la douceur maintenant ! Les dames du commandant gavent l'homme de sucreries avant qu'on ne l'emmène. Il s'est nourri toute sa vie de poisson pourri, et il doit à présent manger des sucreries ! Passe encore, je ne dirais rien là contre. Mais pourquoi ne m'achète-t-on pas un nouveau feutre, comme je le réclame depuis trois mois ! Comment, sans répugnance, sentir dans la bouche ce feutre que des centaines de suppliciés ont sucé et mordu pendant leur agonie ? »

Le condamné avait réétendu la tête et semblait paisible; le soldat nettoyait la machine avec la chemise du condamné. L'officier s'approcha du voyageur qui dans un vague pressentiment fit un pas en arrière, mais l'officier le saisit par la main et le prit à part. « Je voudrais vous dire deux mots entre nous », dit-il, « vous permettez, n'est-ce pas ? » « Mais certainement », fit le voyageur et il écouta les yeux baissés. « La procédure et le genre d'exécution que vous avez

à présent l'occasion d'admirer, n'a plus actuellement de partisans avoués dans notre colonie. Je suis le seul héritier spirituel de l'Ancien Commandant. Je ne peux plus songer à étendre davantage la procédure, je m'épuise à maintenir ce qui en subsiste. Du vivant de l'Ancien Commandant, la colonie était pleine de ses partisans, la force de persuasion de l'Ancien Commandant, je l'ai en partie, mais son autorité me manque absolument ; par suite nos partisans se terrent ; il en reste encore beaucoup, mais aucun n'ose s'avouer tel. Si aujourd'hui ou tout autre jour d'exécution vous allez à la Maison de Thé et que vous écoutiez un peu autour de vous, vous n'entendrez sans doute parler qu'à mots couverts. Ce sont tous de nos amis, mais je n'en puis tirer parti sous le nouveau commandant, qui a d'autres idées. Or je vous demande : « Faut-il, à cause du nouveau commandant et des femmes qui l'influencent, faut-il laisser disparaître une œuvre pareille » — il montra la machine — « l'œuvre de toute une vie ? Est-ce admissible ? Même si l'on est qu'un étranger de passage dans notre île ? » Mais il n'y a pas de temps à perdre, on trame quelque chose contre ma juridiction ; des délibérations auxquelles je ne suis pas invité, ont déjà lieu à la résidence ; votre présence à l'exécution me semble même significative ; on est lâche, et l'on vous met en avant, vous, un étranger... Ah, les exécutions de jadis ! Dès la veille, toute la colonie envahissait la vallée ; tous ne venaient que pour voir ! De bon matin, le commandant faisait son apparition avec ses dames ; le camp s'éveillait en fanfares ; je signalais que tout était prêt ; la société se rangeait autour de la machine ; tous les hauts fonctionnaires devaient être là ! Ce tas de sièges de bambou, voilà les pitoyables souvenirs de ces temps ! La machine brillait, fraîchement fourbie ; presque à chaque exécution je prenais des pièces de rechange. Devant des centaines d'yeux — tous les spectateurs se tenaient sur la pointe des pieds jusque

là-bas sur les montagnes — le Commandant en personne plaçait le condamné sous la herse. Ce qu'aujourd'hui peut faire un simple soldat, était une charge que je tenais à honneur, moi, président du tribunal ! Puis l'exécution commençait ! Aucune fausse note ne venait troubler le travail de la machine. Il y en avait alors, qui ne regardaient plus du tout, mais gisaient, les yeux clos, dans le sable ; tous savaient : Maintenant justice se fait ! Dans le silence, on n'entendait que les gémissements du condamné assourdis par le feutre. Aujourd'hui la machine ne réussit à arracher au supplicié que des gémissements aussitôt étouffés par le feutre. Mais en ce temps il s'écoulait des aiguilles, pendant l'exécution, un liquide corrosif qui ne doit plus être employé. Et alors venait la sixième heure ; il était impossible de satisfaire à toutes les demandes de voir de plus près. Le Commandant ordonnait dans sa sagesse d'accorder la préférence aux enfants ; et moi, qui en vertu de mes fonctions pouvais toujours me tenir près de la machine, c'est souvent qu'on m'y vit assis avec deux petits enfants dans les bras. Avec quel recueillement ne surprenions-nous pas la transfiguration du visage torturé ! Comme nous tendions nos joues au rayonnement de cette justice enfin flamboyante, qui déjà déclinait ! Quels temps, quels temps, mon camarade ! » L'officier avait visiblement oublié qui se tenait devant lui ; il avait pris le voyageur dans ses bras et appuyé sa tête sur ses épaules. L'embarras du voyageur était extrême ; il regardait impatiemment au loin par delà l'officier. Le soldat avait fini de nettoyer la machine, il vidait encore une gamelle de bouillie dans l'écuelle. A peine le condamné, qui paraissait complètement rétabli, l'eût-il remarqué qu'il en voulut sa part. Le soldat le repoussait sans cesse : La bouillie était sans doute réservée pour plus tard, mais il était certainement tout aussi irrégulier que le soldat y plongeât ses mains sales et en mangeât sous les yeux avides du condamné.

L'officier se ressaisit rapidement : « Ne croyez pas que je veuille vous attendrir », dit-il, « je sais qu'il est impossible d'évoquer ces temps là. Du reste la machine travaille encore et accomplit son œuvre. Même seule dans cette vallée elle l'accomplit encore ! Et c'est toujours avec la même courbe d'une ineffable douceur que le cadavre tombe dans la fosse, même s'il n'y a plus des centaines de spectateurs pour se rassembler comme des mouches autour de la fosse. Autrefois, il fallut l'entourer d'une forte balustrade, il y a beau temps qu'elle est arrachée ! »

Tenant à dérober son visage à l'officier le voyageur regardait autour de lui d'un air absent. L'officier crut qu'il contemplait la solitude de la vallée; il lui prit les mains, tourna autour de lui pour trouver son regard et dit : « Quelle honte, n'est-ce pas ? »

Mais le voyageur ne répondit pas. L'officier n'insista plus pendant un moment; les jambes écartées, les mains aux hanches, il regardait fixement le sol sans bouger. Puis avec un sourire encourageant, il dit au voyageur : « J'étais hier à côté de vous, quand le commandant vous a invité. J'ai entendu l'invitation. Je le connais, le commandant. J'ai compris aussitôt de quoi il s'agissait. Il aurait assez de pouvoir pour s'attaquer à moi, mais il n'ose pas encore ; ce qu'il veut c'est me soumettre au jugement d'un étranger considéré. Sa façon de procéder est minutieuse : C'est votre seconde journée dans l'île; vous n'avez pas connu l'Ancien Commandant, non plus que ses idées; vous êtes prisonnier de vos conceptions européennes; peut-être êtes-vous même, par principe, adversaire de la peine de mort en général et d'une exécution mécanique de ce genre en particulier; vous voyez en outre que l'exécution a lieu dans l'indifférence générale et avec une machine déjà légèrement détériorée — ne serait-il donc pas, étant donné tout ceci, [ainsi pense le commandant] fort possible que vous n'approuviez pas ma procédure ? Et si vous ne l'approuvez pas, vous n'allez point [je

parle toujours dans l'esprit du commandant] vous en cacher, car vous vous fiez probablement aux convictions dûment éprouvées qui sont les vôtres. Vous avez du reste vu les particularités de bien des peuples et vous avez pu les apprécier ; vous ne vous prononcez donc probablement pas contre la procédure aussi énergiquement que vous le feriez peut-être chez vous. Mais le commandant n'en a même pas besoin. Il suffit d'un mot, d'un mot en l'air. Point n'est besoin que vos paroles correspondent à votre intime conviction, pourvu qu'elles semblent servir ses plans. Qu'il aille vous questionner très habilement, j'en suis sûr. Et ses dames feront cercle autour de vous et dresseront l'oreille; vous direz, ou à peu-près : « Chez nous la procédure est tout autre », ou « Chez nous on entend l'accusé avant de le condamner », ou « Chez nous il est d'autres peines que la mort », ou « Chez nous la torture n'existait qu'au Moyen-Age ». Remarques exactes et naturelles de votre point de vue, observations innocentes qui ne portent point atteinte à ma procédure ! Mais quel accueil ne leur réservera point le commandant ! Je le vois, le brave commandant, repousser aussitôt sa chaise et se précipiter sur le balcon, je vois ses dames se presser derrière lui, j'entends sa voix — ses dames l'appellent une voix de tonnerre — ... et le voilà qui parle : « Un grand savant occidental, chargé d'enquêter sur l'organisation judiciaire de tous les pays, vient de déclarer inhumaine notre procédure selon la vieille coutume. Etant donné ce jugement et la personnalité de son auteur, je me vois obligé de ne plus tolérer cette procédure. A partir d'aujourd'hui, je décrète donc... etc. » Vous voulez intervenir, vous n'avez rien dit de ce qu'il proclame, vous n'avez point qualifié ma procédure d'inhumaine, au contraire, dans votre profonde sagesse vous la jugez des plus humaines et des plus conformes à la dignité de l'homme, vous admirez aussi l'ingéniosité de tout ce mécanisme... mais trop tard ! Vous ne pouvez accéder au balcon, tant les dames s'y pressent.

Vous voulez attirer l'attention sur vous, vous voulez crier; mais une main de dame vous ferme la bouche... et nous sommes perdus, l'œuvre de l'Ancien Commandant et moi ! »

Le voyageur dut réprimer un sourire ; si facile était donc la tâche qu'il avait cru si difficile ! Il dit évasivement : « Vous surestimez mon influence ; le commandant a lu mes lettres d'introduction, il sait que je ne suis point spécialiste des procédures judiciaires. Mon avis, si j'en donnais un, ne serait que celui d'un particulier; il ne saurait être en rien plus conséquent que l'avis de n'importe qui, En tout cas, mon avis est bien moins important que celui du commandant, qui jouit dans cette colonie, comme je crois le savoir, de droits très étendus. S'il a sur cette procédure une opinion aussi arrêtée que vous le croyez, je crains bien que cette procédure ne soit à son terme, sans que besoin soit de mes modestes services. »

L'officier comprenait-il ? Non, pas encore. Il secoua vivement la tête, jeta derrière lui un coup d'œil sur le condamné et le soldat, qui sursautèrent et cessèrent de manger ; il se rapprocha encore du voyageur et lui dit un peu plus bas qu'auparavant sans le regarder en face, mais en laissant errer son regard sur sa veste : « Vous ne connaissez pas le commandant; votre attitude vis à vis de lui et de nous tous est pour ainsi dire, pardonnez-moi le terme, des plus innocentes. On ne saurait assez, croyez-m'en, estimer votre influence. J'étais ravi, savez-vous, d'apprendre que vous deviez seul assister à l'exécution. Cette mesure du commandant me visait, mais à présent je l'exploiterai en ma faveur... Sans que viennent vous distraire les insinuations perfides ou les regards méprisants, qui sont inévitables en cas d'affluence, vous avez, tout en voyant la machine, entendu mes explications et vous allez assister à l'exécution. Votre opinion est certainement déjà faite; de petites incertitudes subsisteraient-elles encore que la vue de l'exécution les dissiperait entièrement. Et c'est

ainsi que je vous adresse ma prière : aidez-moi contre le commandant ! » Le voyageur ne le laissa pas continuer. « Mais comment le pourrais-je ? » s'écria-t-il, « ce m'est tout à fait impossible. Je ne puis pas plus vous être utile que vous nuire ».

« Vous le pouvez », dit l'officier. Avec quelque appréhension le voyageur le vit serrer les poings. « Vous le pouvez », répéta-t-il plus instamment encore. « J'ai un plan qui doit réussir. Vous croyez que votre influence ne pourrait suffire. Je sais qu'elle suffit; mais à supposer que vous ayez raison, n'est-il pas nécessaire de tenter le tout pour le tout pour maintenir cette procédure ? Voici mon plan. Pour le mettre à exécution, il importe avant tout que vous témoigniez aujourd'hui d'une extrême réserve dans votre jugement de la procédure. Si l'on ne vous pose pas la question, vous ne devez en aucun cas vous prononcer; au cas contraire, vous devez être très bref, rester dans le vague; il faut qu'on s'aperçoive qu'il vous est pénible d'en parler, que vous en éprouvez de l'amertume; que si l'on vous obligeait à parler franchement vous éclateriez en imprécations. Je ne vous demande pas de mentir, oh non, point du tout; vous devez seulement répondre brièvement, par exemple : « Oui, j'ai vu l'exécution » ou « Oui, j'ai entendu toutes les explications ». Rien que ça, rien de plus. A l'amertume qu'on doit sentir en vous, il y a d'ailleurs suffisamment motif, mais point dans le sens que présume le commandant. Lui, naturellement, s'y trompera du tout au tout et l'interprétera dans son sens. C'est là dessus que je base mon plan : Demain aura lieu à la résidence et sous la présidence du commandant un conseil de tous les hauts fonctionnaires. Naturellement le commandant a su faire un spectacle de pareilles séances. On a construit une galerie qui est toujours pleine de spectateurs. Je suis obligé d'assister aux délibérations, mais j'y suis secoué de dégoût. Or vous serez certainement invité à la séance ; si vous agissez aujourd'hui confor-



mément à mes suggestions, cette invitation sera une prière instante. Mais si pour une raison ou pour une autre, vous ne deviez point recevoir d'invitation, vous devriez alors en réclamer une; qu'on vous l'accorde aussitôt ne fait pas de doute. Vous voilà donc demain au milieu des dames dans la loge du commandant. Du regard, il s'assure plusieurs fois de votre présence là-haut. Après l'examen des divers sujets sans intérêt qui sont à l'ordre du jour, ridicules et qui ne sont là que pour la montre — en général il s'agit des travaux du port ! Toujours ces travaux au port ! — on aborde la discussion de la procédure judiciaire. Le commandant tarderait-il, ou voudrait-il l'esquiver, que je me charge d'y remédier. Je me lèverai et ferai mon rapport sur l'exécution d'aujourd'hui. Très bref, un simple rapport. Un tel rapport n'est point, à vrai dire, dans les habitudes de ces séances, mais quand même ! Le commandant comme toujours me remercie d'un sourire aimable, mais cette fois il ne peut se retenir et bondit sur l'occasion. « On vient de nous faire », c'est ainsi ou à peu près qu'il s'exprimera, « on vient de nous faire le rapport de l'exécution. Je voudrais seulement ajouter qu'à cette exécution a justement assisté le grand savant dont personne n'ignore la visite qu'il nous fait le grand honneur de consacrer à notre colonie. Notre séance d'aujourd'hui tire de sa présence parmi nous une signification plus grande. N'allons-nous pas nous tourner vers ce grand savant et lui demander ce qu'il pense de nos exécutions et de notre procédure selon la vieille coutume ? » Applaudissements unanimes, bien entendu, approbation générale; moi, je suis le plus enthousiaste. Le commandant s'incline devant vous en disant : « Au nom de tous je vous pose donc la question. » Vous vous avancez alors à la balustrade; vous y appuyez ostensiblement les mains, sinon les dames s'en empareraient pour jouer avec vos doigts. Et voici que vous parlez enfin. Ah, je ne sais comment d'ici là suppor-

ter cette longue attente ! N'imposez aucune limite à votre discours, criez bruyamment la vérité, penchez-vous sur la balustrade, hurlez, mais oui, hurlez votre opinion au commandant, votre opinion inébranlable ! Mais peut-être ne voudrez-vous pas ? Cela ne correspond pas à votre caractère ? Dans des cas semblables on adopte peut-être chez vous une attitude différente ? Cela ira aussi, ça suffira parfaitement; ne vous levez point, dites seulement quelques mots, chuchotez-les, que juste les fonctionnaires d'en dessous les entendent; ça suffit; point besoin de parler du peu d'intérêt qu'on porte à l'exécution, du grincement de la roue, de la rupture de la courroie, de l'abjection du bouchon de feutre ! Moi, je me charge du reste et croyez-moi, si ma parole ne chasse pas le commandant de la salle, elle le jettera à genoux et le fera confesser : « Vieux Commandant, devant toi je m'incline ». Voilà mon plan. Voulez-vous m'aider à l'accomplir ? Mais bien entendu, vous le voulez, vous le devez même ! » Et l'officier saisit les bras du voyageur et tout haletant le dévisagea avec insistance. Il avait crié avec tant de force les dernières phrases que, bien qu'ils ne pussent rien comprendre, l'attention du soldat et du condamné en avait été éveillée. Ils s'arrêtèrent de manger et tout en mâchant regardèrent du côté du voyageur.

La réponse qu'il avait à faire ne faisait depuis le début aucun doute pour le voyageur ; il en avait trop vu dans sa vie pour pouvoir balancer; il était foncièrement honnête et ignorait la peur. A la vue du soldat et du condamné, il hésita quand même l'espace d'un éclair, mais il dit enfin « Non », comme il le devait. L'officier sourcilla légèrement sans le quitter du regard. « Voulez-vous des explications ? » demanda le voyageur. L'officier acquiesça d'un geste. « Je suis adversaire de cette procédure », dit alors le voyageur ; « avant même que vous ne m'ayez mis dans la confiance — il va de soi qu'en aucun cas je n'abuserais de votre confiance — je me demandais si j'avais le



droit d'intervenir et si une intervention de ma part aurait la moindre chance de succès. A qui m'adresser ? C'était clair : au commandant, parbleu ! Vous me l'avez fait comprendre plus clairement encore, mais sans m'avoir toutefois affermi dans cette résolution ; au contraire, votre bonne foi me touche, mais sans pouvoir m'ébranler ». L'officier ne répondit mot, il se tourna vers la machine, saisit une des barres de cuivre et, légèrement penché en arrière, leva les yeux vers le dessinateur comme pour en vérifier le bon état. Le soldat et le condamné semblaient avoir lié amitié ; le condamné fit signe au soldat ; le soldat se pencha, le condamné lui chuchota quelque chose et le soldat approuva d'un signe de tête.

Le voyageur suivit l'officier et lui dit : « Vous ignorez encore ce que je vais faire. Je dirai en effet mon opinion sur la procédure au commandant, mais point en séance publique, non ! entre quatre yeux seulement ; je ne reste d'ailleurs pas assez pour pouvoir assister à l'une des séances dont vous me parlez ; je compte m'embarquer demain matin. »

Il ne semblait pas que l'officier eût écouté. « La procédure ne vous a donc point convaincu ? » dit-il comme pour lui-même ; et il avait le sourire rêveur dont les personnes d'âge voilent les réflexions que leur inspirent les folies d'un enfant.

« L'heure est donc venue », dit-il enfin et il fixa sur le voyageur un regard clair qui impliquait comme un appel à la complicité. « L'heure de quoi ? » demanda avec inquiétude le voyageur, mais sans obtenir de réponse.

« Tu es libre », dit l'officier au condamné dans sa langue maternelle. Celui-ci ne le crut d'abord pas. « Tu es libre », répéta l'officier. Pour la première fois, le visage du condamné eut un reflet de vie. Était-ce vrai ou seulement un caprice passager de l'officier ? Le voyageur étranger avait-il obtenu sa grâce ? Que se passait-il ? Ces questions se lurent sur son visage,

mais pour peu de temps. Quoiqu'il en fût, il voulait, s'il le pouvait, se libérer tout de suite, et il commença à s'agiter autant que la herse le lui permettait.

« Tu me casses les courroies », cria l'officier, « reste tranquille ! Nous te détachons à l'instant ». Et avec le soldat, auquel il avait fait signe, il se mit à le délier. Le condamné riait doucement, sans parler, en regardant tantôt à gauche vers l'officier, tantôt à droite du côté du soldat, sans oublier non plus le voyageur.

« Retire-le », commanda l'officier au soldat. Il fallait procéder avec prudence à cause de la herse, son impatience avait déjà valu au condamné quelques petites écorchures dans le dos.

Mais désormais l'officier ne se soucia plus guère de lui. Il alla vers le voyageur, tira de nouveau la petite serviette de cuir, la fouilla, finit par en tirer le feuillet qu'il cherchait et le montra au voyageur. « Lisez », lui dit-il. « Je ne peux pas », dit le voyageur, « comme je vous l'ai dit, la lecture de ces papiers m'est impossible. » « Mais regardez donc mieux », dit l'officier et il se rapprocha pour lire avec lui. Quand cela se fut également avéré inutile, il passa le petit doigt, comme si en aucun cas la feuille ne devait être touchée, très au dessus du papier en suivant les lignes pour en faciliter la lecture au voyageur. Celui-ci s'efforça de lire pour faire au moins ce plaisir à l'officier, mais il ne put y réussir. L'officier se mit alors à épeler l'inscription, puis il la relut encore une fois en entier. « Sois juste », est-il écrit ; maintenant vous pouvez lire n'est-ce pas ? » Le voyageur se penchait tellement sur le papier que dans la crainte de le lui voir toucher l'officier l'éloigna davantage ; il ne répondit pas, mais il était clair qu'il n'avait point pu encore lire. « Sois juste ! » est-il écrit », répéta l'officier. « Soit ! » dit le voyageur, « je vous crois sur parole. « Bien », fit l'officier, du moins partiellement satisfait ; et il monta sur l'échelle avec la feuille de papier qu'il glissa

très soigneusement dans le dessinateur ; puis il se mit à changer entièrement la disposition des rouages ; c'était un travail très pénible, il devait s'agir aussi de roues minuscules, parfois la tête de l'officier disparaissait complètement dans le dessinateur, tant était minutieux son examen.

Le voyageur ne le quittait pas des yeux, son cou se raidissait et les yeux lui faisaient mal à fixer le ciel inondé de soleil. Le soldat et le condamné étaient tout à leurs affaires. Du bout de sa baïonnette, le soldat retira de la fosse la chemise et le pantalon du condamné. La chemise était affreusement sale, le condamné la lava dans le seau. Quand il eut remis sa chemise et son pantalon, ils éclatèrent de rire tous deux, à la vue des vêtements fendus par derrière. Peut-être le condamné se croyait-il obligé d'amuser le soldat, car il se mit à tourner devant lui qui, accroupi sur le sol, se tapait en riant sur les cuisses. Mais ils se retenaient cependant par égard pour les deux messieurs.

Quand l'officier eut terminé son travail, il jeta en souriant un dernier coup d'œil sur la machine, ferma le couvercle du dessinateur, ouvert jusque là, et redescendit. Après avoir vu avec satisfaction que le condamné avait retiré ses vêtements de la fosse, il alla se laver les mains dans le seau, mais la saleté de l'eau l'en détourna, et non sans tristesse il se décida à les plonger dans le sable, bien qu'il lui en coûtât visiblement d'avoir recours à un procédé aussi sommaire. Puis il commença à déboutonner sa tunique. Les deux mouchoirs de dames qu'il avait dans son col, lui tombèrent alors dans les mains. « Voilà tes mouchoirs », dit-il en les jetant au condamné, puis, en guise d'explication, il ajouta pour le voyageur : « Cadeaux des dames ! »

Malgré la hâte manifeste avec laquelle il retirait son dolman et continuait à se déshabiller, il traitait chacun de ses vêtements avec le plus grand soin. Il caressa même des doigts les passements d'argent de son dol-

man et disposa, en les secouant, les aiguillettes. Mais l'espèce de colère avec laquelle il jetait dans la fosse un à un les vêtements une fois pliés, contrastait étrangement avec ces soins. Bientôt il ne lui resta plus que sa courte épée avec son ceinturon. Il retira l'épée du fourreau, la brisa, en ramassa les morceaux, le fourreau et le ceinturon et les précipita si violemment qu'on en perçut le cliquetis dans la fosse.

Maintenant il était nu. Le voyageur se mordit les lèvres sans mot dire. Il savait ce qui allait se passer, mais il n'avait pas le droit d'empêcher l'officier d'agir à sa guise. Si la procédure à laquelle l'officier tenait tant, touchait vraiment à son terme — l'intervention que le voyageur avait cru de son devoir n'y était peut être pas étrangère — la conduite de l'officier était des plus correctes et à sa place le voyageur n'eût pas agi autrement.

Le soldat et le condamné ne comprirent d'abord pas, ils ne regardaient d'ailleurs même pas. Le condamné était tout à la joie d'avoir récupéré ses mouchoirs, mais elle devait être de courte durée : le soldat s'en empara d'un geste aussi rapide qu'imprévisible. Le condamné essaya bien à son tour de retirer les mouchoirs du ceinturon où le soldat les avait glissés. Mais ce dernier était sur ses gardes. Ils se querrelaient ainsi en plaisantant quelque peu. Leur attention ne s'éveilla qu'à la vue de l'officier complètement nu. Le pressentiment d'un renversement complet de la situation semblait surtout frapper le condamné. Ce qui lui était arrivé allait maintenant arriver à l'officier. Peut-être tout cela irait-il ainsi jusqu'au bout ? Sans doute le voyageur étranger en avait-il donné l'ordre. C'était donc une vengeance. Sans avoir lui-même souffert jusqu'au bout il était quand même vengé jusqu'au bout. Un large rire se répandit silencieusement sur son visage et ne le quitta plus.

L'officier, lui, consacrait son attention à la machine. S'il avait été jusque là évident qu'il la connaissait à

fond, la manière dont il la traitait et dont elle obéissait était, à vrai dire, stupéfiante. Il n'avait qu'à approcher la main de la herse, pour qu'elle s'élevât et s'abaissât jusqu'à ce que fût atteinte la hauteur appropriée pour le recevoir ; il n'avait qu'à toucher le bord du lit pour qu'il se mit à vibrer ; le bouchon de feutre venait au devant de sa bouche ; on vit l'officier hésiter à y mordre, mais après une seconde d'hésitation il s'y résigna. Tout était prêt, sauf les courroies qui pendaient encore, mais elle devaient être inutiles : l'officier n'avait pas besoin d'être attaché. Le condamné remarqua cependant que les courroies n'étaient pas fixées ; il aurait pour lui manqué quelque chose à l'exécution si elles étaient restées ainsi ; il fit en hâte signe au soldat et tous deux coururent lier l'officier. Celui-ci avait déjà étendu la jambe pour pousser la manivelle qui mettait le dessinateur en marche ; il retira son pied en voyant arriver les deux hommes et se laissa attacher ; mais il ne pouvait à présent atteindre la manivelle ; ni le soldat, ni le condamné ne sauraient la trouver et le voyageur était bien décidé à ne rien faire. Mais c'était inutile ; à peine les courroies fixées, la machine se mit à fonctionner ; le lit vibrait, les aiguilles dansaient sur la peau, la herse montait et descendait. Le voyageur regardait tout cela fixement depuis un bon moment, quand il se rappela qu'une roue du dessinateur aurait dû grincer ; mais tout était silencieux, pas le moindre grincement ne se faisait entendre.

La machine travaillait dans un tel silence qu'on l'en oubliait presque. Le voyageur regarda du côté du soldat et du condamné. Ce dernier était le plus agité. Le moindre détail de la machine l'intéressait, tantôt il se penchait, tantôt il se redressait, il avait continuellement l'index tendu pour montrer quelque chose au soldat. Le voyageur en fut péniblement impressionné. Il était décidé à rester jusqu'à la fin, mais il n'aurait pu supporter longtemps la présence de ces deux hommes.

« Rentrez ! », dit-il. Le soldat aurait peut-être obéi, mais le condamné prit cet ordre pour une punition. Les mains jointes, il implora qu'on le laissât ici, et comme le voyageur secouait la tête, il tomba même à genoux. Voyant que des ordres ne suffiraient pas, le voyageur s'apprêta à les faire partir de force, mais en ce moment il entendit un bruit dans le dessinateur. Était-ce donc ce rouage ? Mais il y avait autre chose. Lentement le couvercle se soulevait et finit par s'ouvrir complètement. Les dents d'une roue apparurent et s'élevèrent, bientôt toute la roue se montra ; il semblait qu'une force énorme comprimât le dessinateur jusqu'à ce qu'elle n'eût plus de place ; la roue glissa jusqu'au bord du dessinateur, tomba, roula un moment sur le sable, puis s'immobilisa. Mais une autre surgissait déjà, suivie d'une quantité d'autres, de grandes, de petites, ou à peine distinctes les unes des autres ; toutes avaient le même sort ; l'on croyait à chaque fois que le dessinateur devait être vide, mais il en sortait encore ; et maintenant apparaissait un groupe particulièrement nombreux ; il s'élevait, tombait, roulait sur le sable et s'immobilisait. A la faveur de ce qui se passait, le condamné oubliait totalement l'ordre du voyageur ; les roues dentées le transportaient de joie, il voulait toujours en attraper une, il incitait même le soldat à l'aider, mais effrayé, il retirait aussitôt la main, car déjà une autre roue arrivait, dont la chute lui faisait peur.

Le voyageur était par contre très inquiet ; visiblement la machine se disloquait ; sa marche silencieuse n'était qu'une illusion. Il sentait l'obligation de s'occuper à présent de l'officier, car celui-ci n'était plus à même de rien faire. Mais la chute des roues dentées absorbant toute son attention, il avait négligé de surveiller les autres parties de la machine ; quand il se pencha sur la herse après la chute de la dernière roue, il eut une nouvelle et plus cruelle surprise. La herse n'écrivait point, elle perçait simplement ; le lit

non plus ne roulait pas le corps, mais tout en vibrant le portait seulement contre les aiguilles. Le voyageur voulut intervenir, arrêter si possible la machine ; ce n'était point là la torture que recherchait l'officier, mais un meurtre immédiat. Il étendait déjà la main, quand la herse se releva avec le corps transpercé et se tourna de côté, comme elle ne le faisait d'ordinaire que dans la douzième heure. Le sang coulait à flots, mais point mêlé d'eau ; cette fois-ci les petites rigoles n'avaient pas non plus rempli leur office. Et, ultime défaillance, le corps ne se détachait point des longues aiguilles, mais restait en suspens au-dessus de la fosse sans y tomber. La herse s'apprêtait déjà à revenir à sa position primitive, mais comme s'apercevant d'elle-même qu'elle n'était point libérée de sa charge, elle restait au-dessus de la fosse. « Venez donc m'aider » ! cria le voyageur au soldat et au condamné, en saisissant par les pieds le corps de l'officier. Il voulait de sa place presser sur les pieds, tandis que de l'autre côté les deux hommes saisiraient la tête de l'officier. On devait ainsi lentement dégager le corps des aiguilles, mais les deux hommes ne pouvaient se décider à venir ; le condamné tournait même le dos ; le voyageur dut s'approcher d'eux et les pousser de force vers la tête de l'officier. Il vit ainsi, presque contre son gré, le visage du mort. Il était comme de son vivant ; aucun indice de la rédemption promise ne pouvait s'y déceler ; ce que tous les autres avaient trouvé dans la machine, l'officier ne l'y trouvait point ; les lèvres étaient étroitement serrées, les yeux étaient ouverts, avaient l'expression même de la vie, le regard était tranquille et convaincu. Du front sortait la pointe du gros aiguillon de fer.

Lorsque, suivi du soldat et du condamné, le voyageur arriva aux premières maisons de la colonie, le

soldat en indiqua une en disant : « Voici la Maison de Thé ». Au sous-sol de la maison se trouvait une pièce profonde, basse et qui ressemblait à une caverne. La fumée avait noirci les murs et le plafond. La pièce était ouverte dans toute sa largeur du côté de la rue. Bien que la Maison de Thé ne se distinguât qu'à peine des autres maisons de la colonie — elles étaient toutes, exception faite des bâtiments de la résidence, en complet état de délabrement — la Maison de Thé s'imposa au voyageur avec la force d'un souvenir historique et il sentit la puissance des temps révolus. Il s'approcha de la maison, traversa, suivi de ses compagnons, la terrasse vide et sentit le souffle froid et moisi qui s'exhalait de l'intérieur. « C'est ici qu'est enseveli le Vieux », dit le soldat, « le prêtre lui a refusé une place au cimetière. On fut quelque temps à ne savoir où l'enterrer. Finalement on l'a fait ici. L'officier ne vous en a certainement pas soufflé mot, c'est ce qui l'humiliait le plus. Il a même quelquefois essayé de déterrer nuitamment le Vieux, mais on l'a toujours chassé ». « Où est la tombe ? » demanda le voyageur incrédule. Le soldat et le condamné coururent aussitôt lui montrer, la main tendue, l'endroit où elle devait se trouver. Ils le conduisirent jusqu'au mur opposé, le long duquel quelques consommateurs étaient attablés. C'étaient probablement des dockers, des hommes vigoureux aux barbes courtes et touffues d'un noir brillant. Tous étaient en bras de chemise, leurs vêtements en loques, des gens du peuple, humiliés et misérables. A l'approche du voyageur quelques-uns se levèrent, se serrèrent contre le mur en le regardant. « Un étranger », chuchotait-on autour de lui « il vient voir la tombe ». Ils écartèrent une des tables qui découvrit en effet une pierre tombale. C'était une pierre simple, assez basse pour pouvoir se dissimuler sous une table. Elle portait une inscription en très petits caractères. Le voyageur dut se mettre à genoux pour lire : « *Ci-gît l'Ancien Commandant. Ses partisans maintenant*

*contraints à l'anonymat lui ont creusé cette tombe et lui ont mis cette pierre. Une prophétie veut que le Commandant ressuscite au bout d'un certain nombre d'années pour conduire de cette maison ses partisans à la conquête de la colonie. Croyez et attendez ».*

Quand le voyageur eut lu et se fut redressé, il vit tout autour de lui les gens sourire comme si, ayant lu l'inscription avec lui, ils la trouvaient ridicule et l'invitaient à se rallier à leur opinion. Mais le voyageur n'y fit pas attention, leur distribua quelque menue monnaie en attendant que la table fût remise en place; puis il quitta la maison et gagna le port.

Le soldat et le condamné avaient trouvé à la Maison de Thé des amis qui les retenaient. Mais sans doute les eurent-ils bientôt quittés, car le voyageur se trouvait à peine au milieu du long escalier descendant vers les barques qu'ils le suivaient déjà en courant. Ils voulaient probablement obliger le voyageur à les emmener au dernier moment avec lui. Tandis qu'il discutait avec un marin le prix du transport jusqu'au paquebot les deux hommes dévalèrent l'escalier à toutes jambes sans oser pousser un cri d'appel. Mais à leur arrivée, le voyageur était déjà dans la barque que le batelier venait de détacher. Ils auraient encore pu sauter, mais le voyageur ramassa au fond du canot une lourde corde à nœuds, qu'il brandit dans leur direction, et cette menace les retint.

Franz KAFKA.

(Publié en Mai 1919)

N. B. — Peut-être, en un temps, auquel la Guerre ou la Nature peuvent, seules, révéler la Grâce de l'Obscurantisme et le Mystère de la Misère Humaine, peut-être est-il préférable de ne pas offrir quelques points de vue, ni quelques commentaires

qui viennent limiter ou défigurer le contenu du texte qu'on a lu tout à l'heure.

Rappelons toutefois qu'il faut accorder aux écrits de Franz Kafka la valeur de textes *religieux*; ce sont essentiellement des *paraboles* — et à ce titre ils sollicitent vainement l'*exégèse*.

C'est assez dire que la question du « Bagne » — et tout ce qu'elle suscite — ne peut être examinée que sur un plan extrêmement *grave*. A aucun prix elle ne se commettra\*. C'est l'homme tout entier que sa méditation doit *engager*, dans toute sa condition et toute sa responsabilité. Nous sommes pris de la tête au cœur, et aucun souci de facilité ne saurait minimiser ce *rappel au sérieux*, lancé par dessus sa perte à une époque elle aussi condamnée à ce bagne : connaître l'existence des choses et, par là, méconnaître sa mortelle ignorance, l'irrémissible gravité de *l'oubli de son oubli*.

Jean CARRIVE.

---

(\*) Qu'il suffise de mentionner ces misérables « situations » de Kafka : le Hoffmannisme, le délire lucide, le Faust du XX<sup>e</sup> siècle, la psychanalyse [cette plaie !], les nouvelles d'un monde où... l'univers désespéré, Alice au Pays des Merveilles, la traversée de la nuit, l'halluciné des châteaux, le sionisme, la pataphysique... etc.